

sur l'estomac un emplâtre stomachique, ou une flanelle, qu'on trempe souvent dans une décoction d'herbes aromatiques cuites dans du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent souvent sur le champ des diarrhées, après même qu'elles avoient cessé pendant plusieurs jours.

CHAPITRE XXIV.

De la Dyssenterie.

§. 329. **L**A dyssenterie est un flux de ventre, accompagné d'un mal-aise général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la selle. Ordinairement il y a un peu de sang dans les selles; mais cela n'arrive pas toujours, & n'est point nécessaire pour constituer la dyssenterie: celle où il n'y en a point, n'est pas moins dangereuse que l'autre.

§. 330. La dyssenterie est ordinairement épidémique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus souvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent.

Les grandes chaleurs rendent le sang & la bile âcres; tant qu'elles durent, la transpiration se fait; (voyez introduction,

DYSSENTERIE. 3

page 27) mais dès qu'elles diminuent, cette évacuation se fait moins bien, surtout le soir & le matin, d'autant plus que les humeurs ont acquis par les grandes chaleurs beaucoup d'épaississement; alors cette humeur âcre arrêtée se jette sur les intestins, & les irrite; les douleurs, les évacuations, & tous les autres accidents surviennent.

Cette espece de dysenterie est de tous les temps & de tous les pays; mais si à cette cause il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ferrés, tels que les hôpitaux, les camps, les prisons, cela porte dans les humeurs un principe de malignité qui, s'alliant à la cause de la dysenterie, rend cette maladie plus fâcheuse.

§. 331. Le mal commence par un froid général qui dure quelques heures, plutôt que par un frisson; le malade perd assez vite ses forces; il souffre des douleurs vives dans le ventre, qui quelquefois durent plusieurs heures avant que les évacuations viennent; il a des vertiges, des envies de vomir; il pâlit; le pouls n'est cependant que peu ou point fiévreux, mais ordinairement petit; enfin les selles surviennent; les premières ne sont souvent que des matieres liquides & jau-

A iij

nâtres; mais bientôt elles sont mêlées de glaires, & ces glaires souvent teintes de sang. Leur couleur varie; elles sont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides; les douleurs augmentent avant chaque selle, & les selles deviennent très-fréquentes; l'on en a jusqu'à huit, dix, douze, quinze par heure; alors le fondement s'irrite, le ténésme (qui est une envie d'aller à la selle, quoiqu'il n'y ait point de matière) se joint à la dysenterie, & occasionne souvent une chute du fondement; l'état du malade est très-cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaissies qui ressemblent à des morceaux d'intestins, quelquefois des grumeaux de sang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux s'enflamment, il se forme des suppurations, des gangrènes; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes; le hoquet survient, le malade rêve, son poulx s'affoiblit, il tombe dans des sueurs froides & dans des défaillances qui finissent par la mort.

Quelquefois il survient une espèce de phrénésie ou délire violent avant le dernier moment. J'ai vu chez quatre sujets un symptôme assez rare, c'est une impossibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'est pas ordinairement de

cette violence ; les selles ne sont pas si fréquentes ; elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres sont mêlées de moins de choses étrangères , & de peu de sang ; le malade conserve quelques forces ; peu à peu le nombre des selles diminue , le sang disparoît , les matieres s'épaississent , l'appétit & le sommeil reviennent , & le malade se rétablit

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fièvre & point d'altération , qui est peut-être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines sont quelquefois peu abondantes , & plusieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre , qui sont pour eux une source d'angoisses très douloureuses.

§. 332. Le grand remède de cette maladie , c'est l'émétique. Le remède N°. 34 , quand il n'y a point de raison de ne pas l'employer , pris dès le commencement , emporte souvent le mal d'abord , & toujours l'abrege beaucoup. Le remède N°. 35 n'est pas moins efficace , il avoit même été regardé très long-temps comme un spécifique sûr : il ne l'est pas , mais il est très utile. On peut aussi prendre ce remède à la maniere des Brésiliens qui nous l'ont fait connoître , & qui nous le fournissent ; ils prennent deux dragmes d'ipé-

A iv

cacuanha qu'ils font infuser pendant toute la nuit dans quatre onces d'eau tiede; on les coule, & on les boit à jeun. On réitérera pendant deux jours la même infusion avec la même racine qui a servi à la première. Le vomissement est médiocre le premier jour; il est très foible le second, & sur-tout le troisième. Si, après que l'un ou l'autre de ces remèdes a produit son effet, les selles sont moins fréquentes, c'est une très bonne marque; si elles ne diminuent point, il est à craindre que la maladie ne soit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec le plus grand soin toute viande, jusqu'à l'entière guérison de la maladie. La tisane N°. 3 est la meilleure boisson. Le lendemain de l'émétique on donne au malade le remède N°. 51 en deux prises; le jour suivant on ne lui donne point d'autre remède que la tisane; le quatrième on réitére la rhubarbe, alors ordinairement la force du mal a passé; on continue encore la diète pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convalescents.

S. 333. Quelquefois la dysenterie s'annonce avec une fièvre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu,

Dans ces cas il faut faire une saignée, donner tous les jours trois, & même quatre lavements N^o. 6, & boire beaucoup de la tisane N^o. 3 : l'on peut aussi donner des lavements d'eau & de lait.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent ; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir ; & si les symptômes d'inflammation ont été forts, il faut purger la première fois avec la potion N^o. 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dyssentériques en ne leur donnant pour tout remède qu'une tasse d'eau tiède tous les quarts d'heure ; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remède qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres dont on ignore les effets, & qui en produisent souvent de très dangereux.

§. 334. Il arrive aussi que la dysenterie se joint à une fièvre putride : ce qui oblige à donner après l'émétique les purgatifs N^o. 23 ou 47, & plusieurs doses du N^o. 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N^o. 32 est excellent dans ce cas ; & l'on se sert avec succès de la crème de tartre N^o. 24, qui opère comme les tamarins, & qui remplit presque toutes les indica-

A v

tions qui se présentent dans la cure de la dyssenterie.

En 1755 il y eut ici, en automne, quand l'épidémie nombreuse des fièvres putrides commença à cesser, un grand nombre de dyssenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fièvres. Je commençai par le remède N°. 34, & ensuite je donnai le N°. 32; je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très peu de malades sur la fin de la maladie. Presque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre, à qui je n'avois pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez longtemps, mais sans danger.

Il a régné en 1768, depuis le mois d'Août jusqu'à la fin de Novembre, dans les villes & villages à l'occident, sur-tout dans ceux qui sont au bas des Monts-Jurats, un grand nombre de dyssenteries qui ont fait beaucoup de ravages dans quelques campagnes, & très peu ici quoique ce fût la même maladie par-tout. La méthode suivante ne m'a échoué pour aucun, quelque mal qu'il ait été, & de quelque âge que ce fût, depuis celui de quelques mois jusqu'à celui de 80 ans: 1°. un régime très exact: 2°. une boisson très abondante ou d'eau d'orge, ou de petit-lait, ou d'eau de poulet: 3°. pour quelques-

uns le remède N^o. 34; pour d'autres celui N^o. 35; pour de troisiemes une simple potion purgative avec un sel amer, de la manne, des tamarins & du syrop de chicorée, que je réitérois au bout de trois ou quatre jours: 4^o. des lavements émollients, une ou tout au plus deux fois par jour: 5^o. tous les soirs après qu'ils avoient vomé ou été purgés, un calmant avec le laudanum, ou le syrop de pavot blanc; ce remède, sans faire dormir, les tranquillisoit, les selles étoient beaucoup plus abondantes, mais beaucoup moins fréquentes, & le malade beaucoup moins fatigué. 6^o. Quand sur la fin la maladie paroissoit n'être plus qu'une irritation dans le gros boyau (le rectum) des lavements avec une décoction de kina & un anodin ont produit le meilleur effet.

Les villages où la maladie a fait les plus grands ravages, sont ceux où l'on n'a point pu faire prendre de vomitifs, contre lesquels le peuple avoit un préjugé invincible, & où il s'est traité par le vin rouge & les aromates qui enflammoient & gangrénoient les intestins. Dans ceux où il s'est trouvé des personnes éclairées, assez charitables pour vaincre l'opiniâtreté des maladies, & les diriger dans tout le cours de la maladie, il n'a presque péri personne.

A vj

§. 335. Quand le mal a déjà duré plusieurs jours, sans remèdes, ou avec de mauvais remèdes, il faut alors se conduire comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidents étrangers à la maladie.

§. 336. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours, qui sont presque toutes occasionnées ou par le manque de diète, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces causes; on les guérit en les mettant au régime, & en prenant une prise du remède N°. 51. Si, sans aucune cause sensible, le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 337. Quelquefois elle est compliquée avec une fièvre d'accès; il faut guérir premièrement la dysenterie, & ensuite la fièvre. Si cependant les accès de fièvre étoient violents, on donneroit le kina de la façon prescrite dans le §. 259.

§. 338. Un préjugé pernicieux, dont l'on est encore généralement imbu, c'est que les fruits sont nuisibles dans la dysenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent. Il n'y a peut-être point de préjugé plus faux; les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaises années peuvent occasionner des coliques, quel-

quefois des diarrhées ; plus souvent des constipations, des maladies des nerfs & de la peau, mais jamais une dysenterie épidémique. Les fruits mûrs, de quelques especes qu'ils soient, & sur-tout ceux d'été, sont le vrai préservatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puissent faire, en fondant les humeurs, & sur-tout la bile épaisse, s'il y en a, dont ils sont le vrai dissolvant, c'est d'occasionner une diarrhée ; mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dysenterie.

Les années 1759 & 1760. ont été extrêmement abondantes en fruits ; mais il n'y a point eu de dysenteries. On croit même remarquer qu'elle est plus rare & moins fâcheuse qu'autrefois, & l'on ne peut assurément l'attribuer, si le fait est vrai, qu'aux nombreuses plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vu des dysenteries, j'ai mangé moins de viande & beaucoup de fruits ; je n'en ai jamais eu la plus légère attaque, & plusieurs Médecins suivent la même méthode avec le même succès.

J'ai vu onze malades dans une maison ; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits, & guérirent. La grand'mere & un enfant qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduisit d'abord

l'enfant à sa mode, avec du vin brûlé; de l'huile, quelques aromates, & point de fruits, il mourut; elle se conduisit de la même façon, & eut le même sort.

Dans une campagne près de Berne, en 1750, dans le temps que la dyssenterie faisoit beaucoup de ravages, & que l'on déconseilloit sévèrement les fruits, de onze personnes qui composoient la maison, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées. Le cocher, seul docile au préjugé, s'en abstint soigneusement, & eut une dyssenterie terrible.

Cette maladie détruisoit un régiment Suisse qui se trouvoit en garnison dans les provinces méridionales de France; les Capitaines acheterent la récolte de plusieurs arpents de vignes; l'on y portoit les soldats malades; l'on cueilloit du raisin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés; les sains ne mangeoient rien autre; il n'en mourut plus un seul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Ministre étoit attaqué d'une dyssenterie que les remèdes qu'il prenoit ne guérissoient point; il vit par hasard des groseilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres depuis sept heures du matin jusqu'à neuf; il fut déjà mieux ce jour-là, & entièrement guéri le lendemain. M. KIRKPATRICK dans sa traduc-

tion m'apprend que le fils d'un célèbre Médecin ne put être guéri d'un flux de sang très invétéré, que quand, après la mort de son pere, il mangea une très grande quantité de ces fruits: & dans la dyssenterie qu'il y a eu à Londres en 1762, & qui y a été très nombreuse, M. le D. BAKER, très habile Médecin qui l'a fort bien décrite, a observé que ceux qui avoient mangé des grandes quantités de fruits d'été ou d'automne, n'avoient point été attaqués, ou l'avoient été très légèrement.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils; mais ceux-là suffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits quand la dyssenterie règne, l'on doit en manger davantage; & les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés: c'est une vérité que les gens instruits ne révoquent plus en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle est fondée en raison, puisque les fruits remédient à toutes les causes des dyssenteries.

§. 439. Il est extrêmement important que les malades aillent à la selle dans des endroits à part, parce que les excréments sont très contagieux; & s'ils vont sur

des bassins, on doit les sortir très promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveler continuellement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il est aussi très nécessaire de changer souvent les linges. Sans ces précautions, la maladie devient plus mauvaise, & elle attaque ceux qui habitent la même maison. Il seroit fort à souhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. Monsieur BOERHAAVE conseilloit, quand la dysenterie étoit épidémique, d'imprégner de la vapeur de soufre toute l'eau qu'on boit; on le fait en brûlant du *brand* ou pâtes soufrées, dans des tonneaux qu'on remplit tout de suite d'eau, & qu'on roule pendant quelques moments.

§. 340. Je ne fais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conseille un plus grand nombre de remèdes différents; il n'y a personne qui ne vante le sien, qui ne l'élève au-dessus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juste, avec un remède dont il ignore parfaitement les effets: & le malade souffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoisonne par peur, par ennui ou par complaisance. De ces différents remèdes, il y en a qui ne font qu'in-

différents, d'autres sont pernicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois; mais, après avoir réitéré que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée, & qui a pour but d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but, sont mauvaises, je me borne à avertir que la pire de toutes c'est celle qui est la plus généralement suivie, & qui consiste à arrêter les évacuations par des remèdes astringents ou ceux qu'on tire de l'opium; méthode mortelle qui tue toutes les années un grand nombre de personnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive ou 1°. que cette matiere irrite les intestins, les enflamme, & de l'inflammation naissent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & ensuite ou la gangrène & la mort, ou un squirrhe qui dégénere en cancer (j'ai vu ce cas horrible), ou la suppuration, un abcès, un ulcere; ou 2°. qu'elle se rejette ailleurs, produit des squirrhes au foie, des asthmes, l'apoplexie, l'épilepsie ou mal caduc; des douleurs de rhumatisme horribles, des maux d'yeux, & des maux de peau incurables.

Telles sont les suites de tous les remè-

des astringents & de ceux qu'on donne pour faire dormir, comme thériaque, mithridate, diascordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appelé pour un rhumatisme cruel, qui avoit succédé immédiatement à un mélange de thériaque & d'eau de plantain, donné le second jour d'une dyssenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remèdes en ignorent sans doute les conséquences, il suffira, j'espère, de les leur avoir fait connoître.

§. 341. L'abus des purgatifs a aussi ses dangers. L'on détermine toutes les humeurs à se jeter sur les parties malades, le corps s'épuise, les digestions ne se font plus, les boyaux s'affoiblissent; quelquefois même il s'y fait de légères ulcérations, d'où naissent des diarrhées presque incurables, & qui tuent après plusieurs années de souffrances.

Si les évacuations sont excessives & le mal long, on tombe dans l'hydropisie; mais en l'attaquant d'abord, on peut la dissiper par une diète sôbre & sèche, des fortifiants, des frictions & de l'exercice.

De la Dyssenterie maligne.

§. 342. J'ai dit un mot plus haut des dyssenteries malignes, & je n'avois pas

cru devoir en parler plus au long dans cet Ouvrage ; mais un ami m'ayant fait observer que les endroits où elle fait le plus de ravages sont souvent les plus éloignés des secours , je me suis déterminé à donner l'article suivant.

§. 343. Si cette corruption des humeurs , qui forme les fièvres malignes , se trouve réunie avec les causes qui produisent la dyssenterie , il en résultera une dyssenterie maligne.

Quelquefois cette réunion dépend de causes particulières à une seule personne , ou au moins à un petit nombre de personnes , ce qui forme des dyssenteries malignes isolées. Ainsi quand il règne des fièvres malignes , il est rare qu'on ne voie pas quelque malade chez lequel il survient en même-temps une dyssenterie ; & dans les épidémies de dyssenteries les plus bénignes , si cette maladie attaque des corps dont les humeurs ont acquis un degré de corruption considérable , la maladie prend un caractère de malignité. L'on a vu plus d'une fois des dyssenteries véritablement bénignes changées en malignes par le mauvais traitement.

Si cette réunion dépend de ces causes générales qui forment les maladies épidémiques , il naît alors des épidémies de dyssenteries malignes , qui sont , après la

peste, une des maladies qui a fait le plus de ravage, & on l'a vue régner en même temps que la peste.

Des chaleurs excessives, la famine, des camps marécageux, ont souvent produit cette maladie. L'on a vu un corps de cavalerie, après avoir été trop longtemps dans un camp de cette espèce, attaqué de cette cruelle maladie, compliquée à une gangrène des jambes qui emporta les neuf dixièmes des Cavaliers & un très grand nombre de chevaux. Sans aucune cause apparente elle est souvent l'effet d'une de ces altérations de l'air, qui ne tombent point sous nos sens, mais qui ne nous sont que trop démontrées par leurs funestes influences.

Les principaux symptômes qui caractérisent cette maladie, sont, outre le frisson ordinaire & les accidents, frisson qui n'a pas toujours lieu, une foiblesse excessive & une angoisse cruelle que le malade rapporte au creux de l'estomac, qui est souvent accompagnée de vomissements abondants de matière verte, sans en être soulagé; & qui durant jusqu'à la fin de la maladie, si elle est mortelle, jusqu'à ce qu'elle soit considérablement amendée si elle doit guérir, ne laisse jouir le malade d'aucun instant de bon sommeil; le jette souvent dès les commencements

dans une rêverie sourde , & quelquefois dans un délire marqué. Les douleurs des intestins ne sont pas toujours proportionnées aux dangers de la maladie : j'ai vu des malades s'en plaindre à peine , & d'autres cependant les avoir assez vives. Les évacuations par les selles sont fréquentes & varient beaucoup : quelquefois c'est presque du sang pur très-dissous ; on voit alors le malade s'affoiblir d'heure en heure , rêver , peu souffrir , & périr le troisième jour : d'autres fois c'est un rouge plombé ; souvent elles sont noires , plus ordinairement muqueuses avec un mélange d'une matière couleur de chocolat & du sang , toujours d'une puanteur insupportable. Les ardeurs & la suppression d'urine sont encore plus fréquentes que dans la dysenterie ordinaire ; les urines sont quelquefois excessivement brunes , ce qui caractérise une colliquation très funeste ; je les ai vues limpides comme de l'eau : & une fois entièrement laiteuses : leur puanteur approche quelquefois de celle des selles , & l'on retrouve cette même puanteur dans l'haleine , quelquefois dans les crachats & même dans la sueur. Le dégoût pour les aliments est insurmontable , on répugne même souvent à toutes les boissons qui ne sont pas cordiales , & il y a assez souvent dès les commencements

une légère difficulté d'avalier, qui est du plus mauvais augure. D'autres fois la peau se sèche singulièrement; plus ordinairement on la trouve froide & gluante. On a vu, dans quelques épidémies, que les malades auxquels il survenoit beaucoup de pustules aqueuses sur toute la peau, guérissent. Le seul caractère constant du poulx, c'est d'être petit, & il est rare que la respiration ne soit pas gênée dès les commencements. Le hoquet, la tension du ventre, le dessèchement total de la langue, les défaillances, quelquefois des taches de gangrène dans différentes parties du corps, sur-tout aux extrémités inférieures, annoncent une mort prochaine & inévitable. La diminution des angoisses, la souplesse du ventre, le cours aisé des urines, moins de foiblesse, & sur-tout un sommeil naturel, quelque court qu'il soit, font espérer avec confiance le rétablissement.

L'ipécacuanha est le principal remède de la dyssentérie maligne, & il est de la plus grande importance de le donner dès les commencements, avant que toutes les humeurs intestinales soient infectées; on en seconde l'effet par un thé de camomille, qui est peut-être plus indiqué dans cette maladie que dans aucune autre. Sept ou huit heures après cette première éva-

cuation par le vomissement, il faut en procurer une seconde par les selles avec de la rhubarbe. Quand cette seconde évacuation est finie, on recommence l'usage de l'ipécacuanha, mais à très petite dose; deux, trois ou quatre grains, tout au plus, de deux heures en deux heures, avec une tasse d'un bouillon de poulet ou de veau avec un peu de poule & quelques racines de chicorée amère, ou, si l'on n'en a pas, de scorfonere, de falsifs, de carottes jaunes, de céleri; ces bouillons doivent être la seule nourriture. Si l'on croit avoir besoin de soutenir plus efficacement les forces du malade, on peut y faire cuire un peu de croûte de pain, & donner de deux bouillons l'un, une cuillerée de vieux vin blanc qui ne soit pas trop spiritueux; les vins du Rhin, ceux de Grave, ceux de la Côte, sont les plus convenables; ils agissent comme cordiaux & comme anti-putrides, & font autant de bien dans cette espèce que de mal dans les autres.

Les intestins sont si affoiblis par les impressions de venin, qu'ils ne peuvent soutenir la même quantité de boisson, ni des boissons aussi relâchantes que dans les autres maladies aiguës; une grande quantité de boisson ne passe point, elle augmente les angoisses; elle tend le ven-

tre & supprime les urines, je m'en suis convaincu plus d'une fois; la même chose arrive si les boissons sont simplement relâchantes; d'ailleurs elles augmentent la foiblesse générale. Cette même foiblesse fait que l'usage des acides seuls, si bien indiqués d'ailleurs par la putridité, fait plus de mal que de bien; la boisson doit par-là même n'être ni trop abondante, ni trop relâchante, ni trop acide; une tisane d'oranges ameres fraîches, coupées par tranches fines, poudrées d'un peu de sucre & sur lesquelles on verse de l'eau bouillante, m'a paru réunir toutes les qualités; l'écorce est aromatique, le blanc est un amer un peu tonique, le jus est acide, & ce mélange produit un très bon effet. L'on peut en substituer plusieurs autres analogues, en faisant l'infusion avec des amers & en la rendant légèrement acide. Quand la foiblesse est excessive, le seul acide permis ce sont les vins dont j'ai déjà parlé.

Les lavements purgatifs, les relâchants, les gras sur-tout, sont très nuisibles: les seuls qui conviennent, & il ne faut jamais en donner beaucoup, ni les donner fort grands, mais tout au plus de sept ou huit onces, ce sont ceux qui sont composés d'une simple infusion d'herbes & de fleurs ameres, telles que la camomille,
le

le millepertuis, le mélilot, le trefle odorant.

Les premiers Médecins qui virent que les pustules qui paroissent sur la peau étoient utiles, firent faire des scarifications & même des brûlures avec un fer chaud, qui étoit un remède très usité dans ce temps-là, sur plusieurs endroits de la peau, & s'en trouverent très bien: l'on emploie aujourd'hui avec un grand succès les emplâtres de vésicatoires, & il est certain que dans plusieurs cas, à mesure qu'ils agissent, les évacuations diminuent, les angoisses se dissipent & les forces augmentent: aussi je ne balance jamais à les faire appliquer.

Ces secours sont quelquefois insuffisants, & la maladie exige tous ceux qui sont indiqués dans les fièvres malignes: les deux qui m'ont paru mériter la préférence, sont l'extrait de kina dissous dans l'eau de fleur d'orange, & le camphre; ces remèdes s'allient très bien avec l'ipécacuanha, & on peut les donner dans le même temps, & même mêlés, ou les faire succéder à ce remède qui convient spécialement quand il y a beaucoup de mucosités, & qu'on peut suspendre quand elles ont beaucoup diminué, & que le ventre est assoupli. Mais il ne faut jamais donner ni beaucoup d'extrait de kina, ni

beaucoup de camphre à la fois, ils agiroient comme irritants, & toute irritation est à craindre.

La liste des remèdes employés dans ces dyssenteries malignes, est immense; en élaguant tous ceux qui sont évidemment mauvais, & que l'expérience a démontrés tels, on voit qu'ils tendent tous aux mêmes indications que j'ai indiquées; je me suis borné aux plus efficaces, & je crois qu'ils peuvent tenir lieu des autres, & opérer ce qu'on peut attendre de l'art, qui, n'étant point secondé par la nature, est trop souvent sans ressource dans cette cruelle maladie, sur-tout si on ne l'attaque pas dès les commencements, & avant qu'elle ait porté à l'estomac & aux intestins des dommages irréparables.

Des évacuations excessives qui menacent de détruire promptement toutes les forces, exigent des anodins, & l'on emploie quelquefois, avec succès, extérieurement des flanelles trempées dans une décoction amère chargée de thériaque, qu'on applique chaudes sur l'estomac & sur le ventre, & qui contribuent à diminuer la fréquence des selles, & à produire la suppuration.

S'il y a une maladie véritablement contagieuse, c'est celle-ci. J'ai vu il n'y a que quelques mois dans une petite campagne

très voisine de la ville, un exemple terrible de la force de l'infection. Elle étoit composée de six personnes qui jouissoient d'une parfaite santé; il y en vint une septième qui revenoit de Hollande où il avoit été soldat, & dont le teint déceloit un fond de cacochymie; au bout de quelques semaines il fut attaqué d'une dysenterie cruelle & véritablement maligne qui dans quelques heures détruisit absolument ses forces; il se refusa à tous les secours, & je crois que les meilleurs auroient été inutiles, & fut, pendant les cinq jours que la maladie dura, si agité & si inquiet, qu'il se traînoit dans la grange, la cuisine, le jardin, les chambres, alloit se coucher pendant la nuit au milieu de l'herbe couverte de rosée. Par cette conduite il infecta les six autres personnes: quatre le furent légèrement; un homme de soixante ans & un garçon de dix, si fortement, qu'ils périrent tous les deux; l'enfant, sans avoir rien pris, au bout de soixante heures; le pere, qui prit, dans les commencements, quelques remèdes, mais dont il se dégoûta bien vite, au bout de quatorze jours. Il n'a régné aucune dysenterie dans le voisinage à cette époque. L'eau de cette maison est excellente, & après l'examen le plus attentif, je n'ai pu trou-

ver d'autre cause de cette infection, que la maladie du premier attaqué, qui étoit la suite d'un germe de corruption dans ses humeurs.

CHAPITRE XXV.

La Gale.

§. 344. **L**A gale est une maladie contagieuse par l'attouchement de la personne, ou des habits, mais non point par l'air; ainsi en évitant ces moyens d'infection, on peut être sûr de ne pas la prendre.

» Quoique toutes les parties du corps
 » puissent en être attaquées, la gale se
 » montre d'ordinaire d'abord aux mains,
 » & principalement entre les doigts. Il
 » paroît au commencement une ou deux
 » pustules qui sont remplies d'une espèce
 » d'eau claire, & qui donnent des dé-
 » mangeaisons très incommodes. Si on
 » perce ces pustules en les grattant, l'eau
 » qui en découle communique le mal aux
 » parties voisines. Dans le commence-
 » ment on ne peut guere distinguer la
 » gale, à moins qu'on ne soit bien au fait
 » de ce mal; mais dans son progrès, les
 » pustules augmentent en nombre & en